

C. VALDELIÈVRE

à la Soupe!

CHARITÉ



ILLUSTRATIONS DE J. LE CALLENEC

SERVICE FAMILIAL D'ENTR'AIDE
SOUPES FAMILIALES

En déménageant on fait de nombreuses
découvertes. Ce fascicule = le mouvement créé
dans le Nord par Henri MATTHIAS - "la soupe
populaire" = des bénévoles qui confectionnaient et
distribuaient de la soupe pendant la guerre 40-44
Ma mère y participait à Roubaix et un C. Valdelièvre
en a tiré ce document J.P.H.

PRÉCISIONS:

04/03/48

Cécilia VALDELIEVRE est la fille de
Pierre VALDELIEVRE-DAMEL, le poète flammand

Félicie
VALDELIEVRE

A mes parents
à qui je dois d'avoir reçu
par le Baptême
la divine Charité.

A LA SOUPE !



« Là où il y a la haine
que je mette l'amour »

POURQUOI CES PAGES ?



« Le bien ne fait pas de bruit »... et l'observateur superficiel de notre cité n'en perçoit pas toujours l'écho. On parle beaucoup du mal qui s'y fait et les scandales du marché noir s'ajoutent aux autres pour grossir encore la clameur du vice; c'est pourquoi beaucoup condamnent notre époque en bloc, allant même jusqu'à désespérer d'un relèvement possible. Ils ont tort.

Si ces dures années de guerre ont charrié bien de la lie, si plus d'un s'est révélé d'un égoïsme féroce, d'autres ont fait des circonstances une magnifique école de désintéressement, de dévouement, de don d'eux-mêmes au service du prochain et cela dans tous les domaines. Seulement on ne claironne pas leur charité, eux-mêmes d'ailleurs ne sont-ils pas les premiers à la taire : modestie authentiquement chrétienne n'est-ce pas ? et puis le cadre où s'exerce cette charité est si humble, si peu fait pour la publicité ! Alors on continue à dire qu'il se fait tant de mal à Lille... que les bons même sont si mous... si semblables aux autres !

C'est pour répondre à ces voix pessimistes que j'écris ces pages. En montrant très simplement au travail la charité et le dévouement, je veux rendre confiance en notre époque, dire qu'à côté d'un mal immense et certain, le bien lui aussi travaille avec ténacité, avec persévérance, que toutes les bonnes volontés sont invitées à s'y joindre et qu'on ne peut pas désespérer d'un temps où la charité porte de si beaux fruits.

Et puis plus tard on nous jugera; afin de n'être pas condamnés par nos neveux, il faut qu'ils sachent quel fut notre effort; nous voulons leur donner la preuve que ces temps calamiteux loin de

briser nos courages, en ont multiplié les champs d'action et nous ont trouvés à la hauteur des circonstances : alors seulement ils pourront nous juger équitablement.

Le Service Familial d'Entr'aide est, parmi bien d'autres, une de ces réalisations. Tout en admirant les formes multiples de l'entr'aide actuelle, je ne parlerai que de celle-ci puisque c'est la seule que je connaisse assez à fond pour le faire à bon escient ; mais les autres connues ou inconnues ont toutes ma sympathie et je n'ai pas un instant l'esprit de comparaison en écrivant ces lignes.

La Soupe familiale est la première activité du Service Familial d'Entr'aide. Une quantité de soupes populaires, cantines, restaurants d'entr'aide, etc..., essayent par toute la France d'atténuer la disette générale ; nous n'avons pas la prétention d'avoir fait mieux que les autres : nous admirons l'effort, le dévouement, surtout la persévérance partout où ils se trouvent : nous disons simplement ce que nous avons fait.

Puisse mon humble témoignage poser le problème de la charité à tous ceux qui vivent encore dans l'égoïsme, réchauffer l'ardeur de ceux qui, ayant fait quelques pas dans cette voie sont déjà tentés de l'abandonner, et récompenser un peu, par une vue d'ensemble consolante, ceux qui depuis trois ans portent le poids du jour et de la chaleur.

Daniel Rops dit dans « La misère et nous » : « Il n'est rien qui puisse résister à la force de la charité quand elle est pure, désintéressée, quand elle est vraie ». C'est ce que nous avons essayé de réaliser. Des hauteurs de ce grand principe, descendons maintenant dans le matériel le plus prosaïque où il s'incarne.

— Bonjour Madame Amélie, et comment ça va ?

— Pas trop bien ma petite Dame ! après une nuit pareille ! tous ces avions qui voyagent ça me donne des palpitations... que je ne peux pas m'en remettre.

— Donnez toujours votre pot — 1, 2, 5 rations n'est-ce pas ?

— Et bien pleines surtout ! j'voudrais pas en perdre une goutte on n'a pas trop à leur donner... aux gosses.



— Regardez si elles sont bien pleines mes louches, jusqu'au bord... et avant de les servir je « touille » jusqu'au fond, vous aurez de l'épais.

— Allons merci et à demain.

— Approche ton pot mon petit Jeannot, il est presque aussi grand que toi ! Maman n'est pas là aujourd'hui ?

— Non, elle a sa crise qu'elle peut plus respirer — de l'asthme qui dit le docteur.

— Mon Dieu qu'est-ce que tu me fais faire ! regarde tu as laissé ta carte au fond de ton pot ! qu'est-ce que ton Papa aurait dit d'une soupe avec un papier nageant dans l'assiette ?

— Papa y dirait rien y est pas là... l'aut' soir y a été ramassé... y était saoul alors y s'a battu.

— 5, 6, 7 rations. Voilà tu as ton compte. Dis à Maman que j'irai lui dire bonjour cet après-midi.

— Oh ! si vous venez... des fois... vous auriez pas un manteau de laine pour Maman ? elle dit que chaque fois qu'elle sortira par un temps pareil sans manteau, elle aura sa crise... si des fois vous pouviez ?



— Va mon petit Jeannot. Je vais tâcher de trouver ça.

— Alors Père Arthur, on traîne bien la jambe ce matin ?

— Plaît-il ? j'suis dur d'oreille vous savez, ça vient de 14, le canon tirait si près de nous que je n'm'en suis jamais remis ; j'habitais pas Lille alors, j'suis picard moi, et on a eu le champ de bataille chez nous.



— Voilà vos 2 rations bien pleines.

— Merci ma bonne dame. Oh ! qu'elle sent bon... tenez voilà 20 sous j'suis en retard y va plus venir personne... mettez m'en une de rabiote... j'vas la boire là sur le banc. Mon rhuma-

tisme y' m'fait souffrir ah ! quand q'c'est q'cette maudite guerre elle sera finie et qu'la bourgeoise elle pourra la faire chez nous la soupe... si mon rhumatisme il empire... bientôt j'pourrai plus me traîner jusqu'ici...

— Je vais demander à une fillette de vous la porter père Arthur ; à partir de demain faut plus vous déranger ; votre soupe vous arrivera toute seule : comptez sur moi !

— C'est-y vrai ? à c't'heure qué bonnes gens qu'on trouve ici... l'pauv' monde y s'sent pu abandonné ! merci ma bonne dame !

— Mam'zelle ! Maman elle a dit comme ça de vous dire qu'au fond de la soupe y a des petits pois qui sont pas cuits.

— J'en suis aussi désolée qu'elle Josiane ! et tu le lui diras. Fais attention tiens ton pot droit : je te sers. Mais pour avoir la soupe telle qu'elle est, nous nous sommes déjà donné beaucoup de mal. La cuisinière était ici aujourd'hui à 3 heures du matin ! tu entends, 3 heures ! et c'est tous les jours qu'elle fait cela notre

bonne cuisinière. Les éplucheuses ont travaillé des heures et des heures pour préparer les légumes, des damés qui ont bien à faire chez elles sont quand même venues toute la matinée pour la servir et tout a été fait pour qu'elle soit bonne. Maintenant si le ravitaillement nous a donné ce mois-ci des pois qui ne veulent pas cuire... ce n'est pas notre faute.

— C'est'y vrai qui faut tant de travail pour faire un bol de soupe ?

— Un bol ? tu veux dire 1.843 bols... qui se donnent ici chaque jour ! si encore tu venais nous aider...

— Vous aider... Maman dit toujours que je suis bonne à rien, qu'à faire des bêtises... est-ce qu'ici vraiment j'serai bonne à quelque chose ?

— Bien sûr, bien sûr... tout le monde peut nous aider et chacun est invité à le faire. Voyons Josiane, je te rencontre souvent dans la rue à traîner le plus souvent.

— Les gens de not'cour y veulent pas que les enfants jouent près de la pompe, alors on est bien obligé d'jouer su'l'trottoir...

— A partir de demain tous les matins tu iras porter la soupe au père Arthur, tu sais bien celui qui traîne la jambe.

— Et qui reste dans la cour Jeannette-à-Vaques ?

— C'est cela ! je te donnerai une gamelle et tu seras bien régulière à la lui porter n'est-ce pas ?

— Et qu'est-ce qui me donnera l'père Arthur ?

— Rien... absolument rien. Tu vas faire cela pour l'aider et pour lui faire plaisir, et s'il t'offre quelque chose tu lui répondras « non ! ne me donnez rien ! je fais cela parce que votre fils qui a été tué et vos petits enfants qui sont à Paris ne peuvent pas le faire », compris... ainsi tu te seras rendue utile et tu auras mis au moins une bonne action dans ta journée.



(Le lendemain). — Mademoiselle ? L'père Arthur y était tout chose que j'lui porte la soupe... y a dit q'cette soupe qui rendait les gosses si gentils c'était une belle invention, et comme j'ai pas voulu d'la pièce 20 sous qui m'tendait, y m'a embrassé en m'disant « et toi quand tu seras vieille eh ben y aura aussi sûrement des braves gens pour t'aider, parce que ce qu'on fait aux vieux on le retrouve dans ses vieux jours ».

— Quel bonheur...

— Et puis moi j'suis si contente de faire une bonne action ! Maman dira plus que j'suis bonne à rien...

Et le défilé se poursuit... et les bénéficiaires arrivent... puis repartent... les uns racontant leur petite histoire... les autres plus taciturnes... les uns un peu grincheux... les autres reconnaissants... tous servis avec le sourire. Mais qui donc a organisé cette soupe ? depuis quand et comment marche-t-elle ? n'a-t-elle pas une histoire ? C'est ce que nous allons voir ensemble.



LA SOUPE FAMILIALE



Nous sommes au début de 1941.

Quelques hommes sont réunis; ils sont tous conférenciers de saint Vincent de Paul et voient dans les familles pauvres qu'ils visitent l'effet des restrictions se faire déjà sentir. Ce sont des industriels, des hommes réalistes, ils ont des possibilités, ils connaissent l'action, leur cœur a deviné la plainte muette de la misère. Il faut faire quelque chose, il faut donner à manger à ceux qui ont faim; quel appoint précieux si on pouvait leur procurer chaque jour la soupe, une bonne soupe épaisse et passée comme excellaient à en faire les ménagères de Flandre lorsqu'au marché on trouvait de tout.

L'idée est lancée; il faut qu'elle germe; mais plus on y pense, plus on voit que l'organisation sera vaste, difficile, peu aidée, risquée disent certains. Il faudra du monde, beaucoup de bonnes volontés qui viendront faire puis distribuer bénévolement cette soupe; dès le début l'accent est mis sur le caractère bénévolé de l'entreprise: pour que la soupe soit le moins chère possible il faut supprimer les frais de main-d'œuvre; trouvera-t-on ces bénévoles? sauront-ils persévérer? et puis la soupe elle-même sera-t-elle appréciée? après tout rien n'assure la réussite!...

Faisant abstraction de ce qui va suivre, je me figure un instant que ces quelques hommes qui ont conçu une idée généreuse vont s'arrêter devant les difficultés que présente sa réalisation, devant la charge qu'ils vont assumer, pour combien de temps? et que chacun retournant égoïstement au coin de son feu décide d'abandonner le projet: « après tout... en cherchant bien... on trouve

encore des légumes... les gens n'ont qu'à la faire eux-mêmes leur soupe... ».

Et je vois l'interminable défilé des Soupes Familiales : 38.000 par jour à la plus forte période, faire inutilement la queue devant une porte close, chacun rentrant chez soi la gamelle vide, réduit au crouton de pain sec lorsqu'il n'y a plus ni charbon ni gaz pour cuire quelque reste; et je devine les cris des petits, les larmes des mamans, les jurons de l'homme fait et la pâleur du vieillard.

Nos conférenciers n'ont encore rien fait, ils préparent seulement, ils peuvent tout abandonner... Ami lecteur songe à tout le bien qui ne se serait pas fait s'ils avaient reculé, s'ils n'avaient pensé qu'à eux... et si un jour toi-même tu es sollicité du dehors ou du dedans à entreprendre une grande œuvre pour le soulagement de tes frères malheureux : oh! n'endurcis pas ton cœur! mais au contraire ouvre-le largement, accepte le travail, le risque et leurs conséquences inévitables et pénibles et donne-toi sans compter.

Mais mon hypothèse est indigne des hommes qui mirent sur pied la « soupe familiale »; ayant entrevu la possibilité de soulager la misère pas un ne recula : la soupe vivrait quel que soit le prix de l'effort nécessaire. Avant de poursuivre je veux ici les en remercier « on ne sait pas tout le bien qu'on fait en faisant le bien » et je songe, en plus des millions de soupes distribuées, aux liens que ce travail bénévole a créé entre gens de classes sociales différentes, à tous ceux dont la soupe a un peu secoué l'égoïsme en les mettant en contact avec la misère du pauvre; au moyen magnifique qu'elle a mis entre les mains de ceux qui portaient au cœur la flamme de la charité chrétienne. Ah! quel splendide défilé! dont vous tenez la tête Messieurs et pour lequel au nom de tous je vous dis « MERCI »!

Regardons bien ce qu'ils ont voulu faire : créer un vaste mouvement d'entr'aide ayant pour but non seulement de soulager la misère, mais aussi d'unir entr'eux tous ceux qui y travailleront, groupant des Français que la tristesse des temps stimule au lieu d'abattre, et par rayonnement secouer dans leur torpeur tous ceux qui s'y sont laissés aller; mouvement catholique dans son idéal et

dans la personne de ses initiateurs il n'est nullement confessionnel dans son recrutement, la diversité de ceux qui en ont assumé les charges et sont venus y travailler prouve que cette donnée fondamentale fut très vite comprise. La charité est conquérante, elle ignore les barrières et appelle à son aide toutes les bonnes volontés : religion, opinions, situation sociale, le Service Familial d'Entr'aide a fait appel à tous afin de les unir tous sur le plan uniquement français.

Ce fut alors la mise sur pied d'une belle organisation qui a fait ses preuves depuis trois ans et dont voici la structure.

Chaque centre de soupe est dirigé par un Monsieur responsable et une Dame responsable assumant chacun les tâches les plus adaptées à leurs possibilités : la partie financière et un peu industrielle revenant au monsieur, et la partie matérielle : menu, cuisson, rapports avec les bénéficiaires, généralement assurée par la dame, ceci de façon très souple et variant suivant les centres car tandis que certains messieurs s'avéraient parfaits cordons bleus... d'autres dames apportaient une compétence presque masculine dans la tenue des comptes.

L'ensemble des responsables des centres se réunit chaque quinzaine sous la direction des trois conférenciers de saint Vincent de Paul à qui revient l'honneur d'avoir créé les Soupes familiales. C'est en commun que toutes les décisions sont prises, que tout est examiné en vue de l'amélioration de la soupe, des possibilités d'entr'aide et que chacun profite de l'expérience des autres. Afin que les messieurs soient libres, ces réunions se font le samedi après-midi, n'est-ce pas encore de leur part une belle preuve d'oubli de soi que de sacrifier ainsi chaque quinzaine une bonne partie de leur après-midi de détente ?

Si lors de ce premier comité de direction quelqu'un nous eût dit que nous en avions pour trois ans et plus, que ce fardeau que nous venions d'accepter, les circonstances et pour certains la lassitude le rendraient de plus en plus lourd, peut-être eussions-nous manqué de courage ! La liste des difficultés qui ont été surmontées nous eût paru montagne infranchissable. Mais la Providence fait bien ce qu'elle fait en nous voilant l'avenir ; et puisque le fardeau devait

être porté un jour à la fois, Elle nous préparait aussi au jour le jour des grâces de force qui ne nous ont jamais fait défaut. Après trois ans, pas un des dirigeants des 23 centres n'a lâché prise; les conférenciers avaient frappé aux bonnes portes...

Une administration centrale est nécessaire, tant pour la gestion financière que pour les rapports avec le Secours National, le ravitaillement général, etc... et la répartition des denrées contingentées. Elle s'installe d'abord 100, rue d'Esquermes puis 13, rue des Bouchers. Les messieurs et employés qui y travaillent, fidèles à la consigne qu'une petite affiche leur rappelle dès l'entrée « gardez le sourire », apporteront toujours à nos responsables l'aide active et précieuse de leur dévouement aimable et de leur savoir-faire. Désignés sous le titre général « le central » ils seront, depuis la dactylo et l'homme de peine qui charge les légumes jusqu'à celui qui va voir dans les centres si tout va bien, des aides précieux et nécessaires de nos soupes familiales au dévouement obscur desquels je me plais à rendre hommage.

La tête est donc là, quelques quartiers de la ville ont leurs responsables, les autres seront alertés ensuite selon les circonstances. C'est alors que commence le recrutement des bénévoles : les œuvres, surtout la Ligue féminine d'Action Catholique puis bien des bonnes volontés permirent assez vite de réunir des équipes rendant possible le lancement de la soupe. Et pourtant il en faut du monde afin de n'obliger chaque personne à venir qu'une fois par semaine : il en faut pour pointer les cartes et noter sur le livre que le bénéficiaire a bien reçu sa soupe; il en faut pour



la servir, mais combien plus pour la faire : éplucher les légumes, passer des centaines de litres de soupe au passe-vite à la main, car c'est après bien des mois seulement que les machines à éplucher et à passer firent leur apparition. Une fois passée on la fait bouillir à nouveau, il faut alors la tourner, la surveiller, et lorsqu'elle est bien épaisse, bien liée, toute bouillante (ce qui rendra plus d'une fois la tâche pénible aux serveuses) elle sera versée avec un sourire dans la gamelle du pauvre.

Toutes ces bonnes volontés acceptant de travailler bénévolement, nous les avons trouvées et je suis heureuse d'en rendre publiquement le témoignage. Au début les aides nous sont venues nombreuses et désintéressées, en 1942 plus de cinq cents personnes travaillaient bénévolement dans nos centres et y passaient au moins une matinée par semaine; avec les mois et les années, beaucoup se sont lassées, la nouveauté perdant son attrait tout retomba sur les plus régulières, surtout sur les dames responsables qui dans bien

des centres y vinrent presque chaque jour pendant des années. Disons à la décharge de celles qui sont parties qu'elles n'ont pas réalisé combien leur absence pesait sur les autres, et malgré la déception de leur départ, remercions-les quand même d'être venues.

Dans les premiers temps les cuisinières seules étaient payées, c'est-à-dire une ou deux par centre; après quelques mois le nombre de rations augmentant prodigieusement, le travail d'épluchage devint écrasant et nécessita une main-d'œuvre absolument stable dont quelques éléments furent rétri-



bués (2, 3, 4 femmes par centre). Cette concession à la nécessité n'entama nullement le principe d'aide désintéressée au prochain malheureux qui est le nôtre et le reste toujours. J'ajouterai à la louange de nos chères éplucheuses que le fait d'en payer quelques-unes n'empêcha pas que d'autres, quoique de très modeste condition, continuassent à venir nous aider « pour rien » ; ces femmes du peuple qui avaient compris notre désir de « servir » et ont su résister au desséchant « rien pour rien » qui fait tant de ravages actuellement, ont été pour leurs responsables, sans le savoir peut-être de précieux encouragements : qu'elles en soient ici remerciées !

La soupe familiale fut longtemps cuite au gaz, sur des réchauds bas généralement utilisés comme réchauds à lessive, s'alignant à 10, 20, 30, suivant les centres ; l'organisation était simple, commode, bien comprise, mais les « caprices » de la distribution du gaz devaient dès 1942 être une source de difficultés toujours croissantes. On commença donc un peu à la fois à poser des foyers au charbon qui, en augmentant beaucoup le travail des cuisinières, venaient quand même à leur secours les jours où le gaz était absent ou par trop déficient. Les cuisinières Lamblin ou Prouse à 2 ou 4 marmites profondes encastrées dans la tôle firent donc leur apparition encombrante... mais bien venue quand même puisqu'elles nous permettaient de « tenir ». Allumées rarement au début, elles devinrent par la suite indispensables à la cuisson des légumes, le gaz étant devenu tout à fait insuffisant au début de l'hiver 42-43.

Maintenant que vous connaissez notre organisation, je vous invite Ami lecteur, à venir passer avec moi une matinée à la Soupe Familiale. En 1942 nous avons 23 centres de distribution situés à Lille ou dans quelques points de sa proche banlieue ; d'ailleurs en voici la liste... vous pourrez choisir celui qui vous convient.

- Arcole 11, rue d'Arcole.
- Artois 134, rue d'Artois.
- Balzac 28, rue Balzac.
- Berthelot 15, rue Berthelot.
- Bois-blanc 50, rue Anne de la Bourdonnaye.
- Esquermes 100, rue d'Esquermes.

Etudiants.....	125, rue Meurein.
Fémy	70, rue Fémy.
Faubourg d'Arras.....	270, rue du Faubourg d'Arras.
Faubourg de Roubaix ..	211, rue du Faubourg de Roubaix.
Hellemmes Hugo	16, rue Victor Hugo.
Hellemmes Salembier ...	216, rue Salengro.
Jardins	10, rue des Jardins.
Lannoy.....	137, rue de Lannoy.
La Treille.....	20, place du Concert.
Lomme	Place de la gare.
Long-pot	72, rue du Long-pot.
Mons-en-Barœul	74, rue Jean Jaurès.
Ronchin.....	3, rue Notre-Dame.
Saint-Sauveur	23, rue Saint-Sauveur.
Solférino	189, rue Solférino.
Trévise	3, rue de Trévise.
Wazemmes.....	131, rue de Wazemmes.

En 1944 la situation n'est plus tout à fait la même : Hellemmes Hugo, plusieurs fois bombardé, finit par mourir avec tout son quartier complètement déserté; Long-Pot deux fois sinistré, mais qui ne veut pas disparaître, émigre dans un troisième local, charitablement recueilli par l'école libre Notre-Dame de Fives. Par contre le centre d'Esquermes a essaimé jusqu'au faubourg de Béthune où il installe un relais fort bien accueilli. Le nombre général des rations ayant subi quelques fluctuations tandis que le prix de revient montait en flèche, plusieurs centres moins nombreux devinrent des relais, recevant la soupe toute faite des plus gros centres, les aidant ainsi à répartir leurs frais généraux sur un plus grand nombre de rations.

Nous arrivons à l'un de nos centres, son local est parfois une maison, parfois dépendance d'une usine ou bien vaste hangar, voire même modeste baraquement, tous aménagés aussi bien que possible. Ils ont été prêtés généreusement par les responsables ou par des industriels. Sur la porte d'entrée figure le pavillon du Secours National puisque nous sommes agréés et aidés par lui, et

l'écriteau du service familial d'entr'aide — Soupes familiales — qui groupe son enseigne autour du lion de Flandre tout noir sur fond jaune.

A l'heure où la soupe est en ébullition, c'est un nuage de vapeur qui à l'entrée accueille le visiteur, surtout là où la cuisine se fait dans des pièces, cette vapeur sort par les portes et les fenêtres après avoir causé aux murs des dégâts d'humidité qui donneront à ceux-ci un aspect sale auquel la peinture ne remédiera jamais pour très longtemps! Avant l'heure de la distribution, laquelle varie suivant les centres entre 10 et 11 heures, on trouve toujours quelques bénéficiaires qui attendent; souvent ce sont des vieux qui ont tout leur temps et profitent au moins de la chaleur.

Voulez-vous faire connaissance avec l'un d'eux? Invitons-le à venir rompre la monotonie de mon entretien.

Voici justement Papa Eugène, c'est un vieil original, encore bien alerte pour son âge, portant grosses lunettes et moustaches broussailleuses et grisonnantes. A son bras pend un grand sac mystérieux qu'il n'oublie jamais pour venir à la soupe. S'il n'était pas « vieux travailleur » on l'appellerait « vieux chapelier » car il porte successivement toute une collection de chapeaux: selon les caprices du temps et de la saison il est coiffé tantôt d'un béret, tantôt d'une casquette ou d'un chapeau mou; en été il porte un magnifique chapeau de paille, quant à sa coiffure des dimanches, impossible de la connaître puisque la Soupe Familiale chôme ce jour-là.

Papa Eugène est donc de ceux qui arrivent à la soupe avant l'heure; après avoir patienté un bon moment, il fait pointer sa carte puis tire de son sac aux profondeurs mystérieuses... une magnifique et immense casserole en émaillé blanc, dans laquelle il fait servir son unique ration. Après un brin de causette avec un compère, il se dirige sac au bras, casserole en main, vers un banc, y dépose son précieux récipient, tire de son sac une grande cuiller et étale soigneusement le sac sur le banc. Sur ce coussin nouveau genre il s'assied et commence à déguster la soupe savoureuse et fumante. Pendant près de dix minutes, il reste ainsi penché pendant que la cuiller fait sans cesse le voyage de la casserole à la bouche.

Cette importante opération terminée, Papa Eugène se relève l'estomac plein, plus gaillard que jamais et le cœur content. Il s'empresse de demander poliment de l'eau à la cuisinière, remplit sa casserole et retourne sur son banc. Là il asperge et nettoie méticuleusement les poils de sa moustache et relave ensuite non moins soigneusement son récipient, sa cuiller et ses mains; replace tout son attirail dans le grand sac qui n'est plus mystérieux... et s'en retourne sac au bras après avoir salué l'assistance avec l'un de ses nombreux chapeaux.

Laissons-le partir... et revenons à notre soupe qui, après avoir été passée, achève de se lier par un dernier bouillon, tandis que non loin de là les éplucheuses sont en plein travail.



S'il y a de la jeunesse on babille tout en maniant le couteau, et les pommes de terre coupées s'amoncellent, et le cresson se nettoie, et les oignons font pleurer... Plus elles vont vers la vieillesse et moins elles parlent, mais comme leur travail est bien fait, à nos bonnes vieilles si régulières, si rapides, toujours si exactes et supportant sans se plaindre la chaleur de la pièce pendant l'ébullition comme le froid de l'eau glacée pour laver les légumes l'hiver. Elles se mettront ensuite au triage des légumes secs; savez-vous

que ce n'est pas une petite affaire que d'étaler sur sa table un à un 40, 50, 100 kilogs de pois cassés et plus... afin d'en retirer les petits cailloux! mais elles sont patientes nos chères éplucheuses, et si modestes... Songent-elles parfois que sans elles la soupe serait impossible? la responsable, elle, ne l'oublie pas.

Lorsqu'à la fin de la matinée elles auront fini leur travail, tout sera prêt pour la soupe du lendemain et l'on pourra fermer le centre pour toute l'après-midi.

Ce labeur d'entr'aide fait joyeusement à la française, n'est-ce pas lui qui refera la cité sur des bases plus justes, plus heureuses. Un de nos centres en a l'ambition puisqu'on peut y lire sur une grande affiche dominant la table des éplucheuses :

Nous savons qu'à vos yeux Seigneur
Aucun travail n'est inutile;
Nous vous offrons notre labeur
Pour le salut de notre ville.





Assistons maintenant à la distribution. La foule arrive tandis que la soupe est versée dans de grandes bassines en émaillé dans lesquelles la louche tourne et retourne afin de bien mêler : il ne faut pas qu'elle soit plus épaisse pour les uns que pour les autres ! Ce sont des serveuses bénévoles qui donnent une louche pleine par ration, tandis que d'autres assises à une table font l'office de pointeuses en inscrivant sur la carte du bénéficiaire et sur le livre du centre le nombre de rations servies. Quand tout va bien il n'y a pas de queue mais tout retard en produit nécessairement et comme le passe-vite électrique peut se coincer ou le gaz manquer, le retard arrive parfois : belle occasion de pratiquer la vertu car ce n'est guère plus agréable pour la serveuse que pour la bénéficiaire. Et les petits pots défilent et la soupe, la bonne soupe qu'on mangera en famille, regagne la petite maison bien propre ou le taudis au fond de la courée, pour le soulagement des ménagères.

Un mot encore sur l'organisation financière des soupes familiales : le lundi chacun



paie sa soupe pour toute la semaine, ce qui nous permet de confectionner exactement le nombre de rations voulues.

Grâce à l'aide efficace du Secours National, à la bonne gestion de chacun des centres comme aussi à quelques générosités cachées, les Soupes Familiales ont pu financièrement tenir le coup malgré les augmentations successives du prix des légumes et de leurs frais généraux. C'était là un point important!

Voulez-vous maintenant lire quelques-uns de nos menus? Suivant les périodes de l'année et l'état des stocks, le fond varie entre les pommes de terre, les légumes secs ou les pâtes; la fantaisie de chacun ne trouve carrière que dans la répartition des légumes frais, s'ingéniant à modifier d'un jour à l'autre le goût de la soupe: ainsi ce sera la soupe au cresson, le lendemain aux poireaux ou encore aux carottes avec kub et pâtes dont on reparlera longtemps car elle est délicieuse. Certes les haricots et pois cassés reparaissent trop souvent au gré des bénéficiaires... mais ce sont eux qui donnent à la soupe la qualité nourrissante et fortifiante qui remédiera un peu à la déficience de l'alimentation pendant la guerre; c'est pourquoi nous les avons toujours maintenus: s'ils flattent peu le goût ils sont nécessaires à la santé.

Voici quelques spécimens de menus envoyés par le Central:

Pour 1.000 rations:

Pommes de terre.....	75 kilos
Légumes secs	35 kilos
Sel	5 kilos
Poudre d'os	1 kilo 500
Légumes frais	300 francs
Fécule si nécessaire	

lorsqu'il n'y aura plus de pommes de terre, elles seront remplacées par 55 kilos de légumes secs. Mais comme il faut un peu masquer le goût des haricots qui reviennent trop souvent, voici un menu détaillé spécialement étudié pour cela:

Haricots.....	55 kilos
Poireaux salés	5 kilos

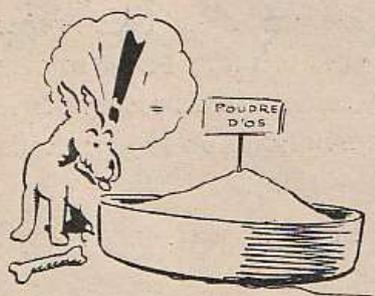
Carottes	20 kilos
Oseille	5 kilos
Bettes	5 kilos
Laurier.....	Un petit paquet
Kub	1 kilo
Poudre d'os.....	1 kilo 500

En hiver nous faisons un gros effort pour augmenter encore la valeur nutritive de la soupe, ainsi le menu N° 12 en vigueur du 14 Décembre 42 au 13 Mars 43 :

Pommes de terre.....	100 kilos
Légumes secs	40 kilos
Sel	5 kilos
Légumes frais	300 francs
Poudre d'os.....	1 kilo 500

Ceci toujours pour 1.000 rations. En été au contraire pour rendre la soupe plus rafraîchissante, il est conseillé une ou deux fois par semaine de diminuer de moitié les légumes secs et de doubler la quantité de légumes frais : c'est le menu N° 20 d'Août 44.

Cette poudre d'os vous intrigue sûrement, ami lecteur, elle est le résultat de bien des recherches et de bien des efforts pour remédier aux graves conséquences de la sous-alimentation actuelle.



N'étant pas docteur... je n'entrerai pas dans la controverse de ceux qui disent qu'elle est ou n'est pas assimilable. Je dirai simplement que la soupe s'étant adjoint un conseiller médical et celui-ci ayant fait toutes sortes d'expériences sur les produits récupérables dans les os afin de parer au manque de viande, une véritable

petite usine de poudre d'os fut mise au point par un de nos responsables, éminent professeur et grand réalisateur comme on le voit. Les os y sont lavés, broyés, pulvérisés et tamisés après

avoir été, dans le courant de l'opération, séparés en leurs substances composantes dont la graisse qui elle aussi viendra améliorer la soupe.

Les enfants ayant plus besoin de chaux que les adultes à cause de la croissance de leurs os, auraient pu à la rigueur être les seuls bénéficiaires de cette poudre, mais pour plus de facilité et puisqu'elle est bonne pour tous, on l'adjoignit à la soupe à raison de 1 gramme 1/2 par ration. Son seul inconvénient est de n'être pas soluble ce qui la fit prendre bien souvent par le bénéficiaire pour du sel égrugé et nous causa quelques ennuis; mais comme il y a avantage réel pour la santé de nos jeunes bénéficiaires à l'employer, nous l'avons toujours mise dans notre soupe.

Avant de quitter le plan médical, et pour vous faire comprendre quelle est l'importance de notre soupe dans l'alimentation actuelle, je vous dirai qu'une personne n'ayant pour vivre que ce que lui octroie le ravitaillement, augmente d'un sixième la quantité nutritive de ce qu'elle mange si elle y ajoute notre soupe familiale (pourcentage établi en Novembre 1942) c'est vous dire que nous n'aurons pas été inutiles dans la lutte nécessaire contre la sous-alimentation.

Les grandes fêtes sont toujours l'occasion d'une amélioration sensible du menu, voire de la transformation de la soupe en un épais rata d'autant plus apprécié qu'on peut parfois y joindre un peu de viande ou de saucisson, le Secours National ou le Central faisant alors les frais d'une augmentation des prix de revient qui n'a jamais pesé sur le bénéficiaire. C'est ainsi qu'en 1942 toutes nos rations sauf celles des usines, bénéficièrent d'un beau repas de Noël préparé avec tout notre cœur. Il fut servi soit le 25 Décembre, soit le 24 dans la soirée, ce qui n'avait pas empêché la soupe du matin. Il comprenait un bon bouillon Kub au vermicelle et un rata ainsi préparé : pour 1.000 rations.

5 kg. de gras de bœuf ou de beurre dans lesquels sont roussis
des poireaux coupés en morceaux
300 kilos de pommes de terre
100 kilos de navets ou carottes
50 kilos de haricots
et de la viande de conserve.

Pour nos « Assistés », le repas se complétait par un quart de litre de vin, et une cigarette par homme au-dessus de 18 ans.

Voici le total impressionnant du travail fait pour préparer ce seul repas; et n'oubliez pas qu'il est effectué en grande partie par du personnel bénévole : il a fallu pour ce rata

éplucher 10 tonnes de pommes de terre

gratter 3 tonnes de carottes ou navets

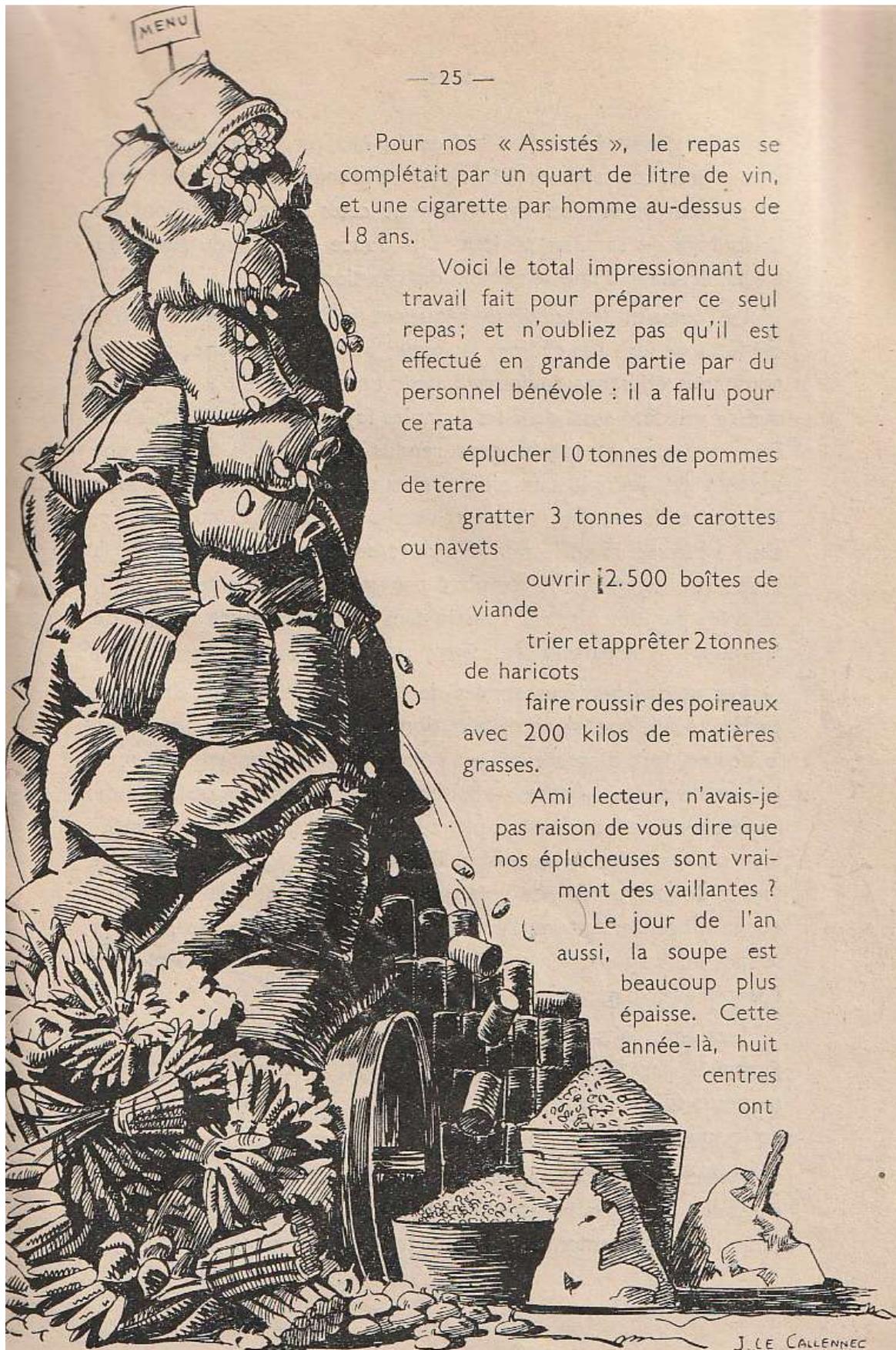
ouvrir 2.500 boîtes de viande

trier et apprêter 2 tonnes de haricots

faire roussir des poireaux avec 200 kilos de matières grasses.

Ami lecteur, n'avais-je pas raison de vous dire que nos éplucheuses sont vraiment des vaillantes ?

Le jour de l'an aussi, la soupe est beaucoup plus épaisse. Cette année-là, huit centres ont



servi les jours-mêmes de Noël et du Nouvel-An; quand on sait ce que sont ces jours de fête dans nos grandes familles du Nord, on ne peut qu'admirer profondément ceux et celles qui ont eu le courage de sacrifier ce jour-là la douce intimité du foyer au travail écrasant d'une semblable distribution.

La Toussaint, les Lundis de Pâques et de Pentecôte, le 15 Août; ces fêtes ne font pas chômer la soupe, bien au contraire, puisque nous nous efforçons toujours d'avoir un supplément à offrir afin que ce soit fête aussi dans les humbles foyers de nos bénéficiaires. Des messieurs et jeunes gens rendus libres, nous apportèrent souvent ces jours-là une aide précieuse. Malheureusement, avec les mois et les années, viande et saucisson devinrent introuvables, aussi à Pâques 1944 le rata des jours de fêtes servi en plus de la soupe aux légumes, est remplacé par un plat de nouilles au Kub, relevées par des oignons roussis dans du gras. Le grand jour de fête au moins ne passera pas inaperçu.

Les deux premières années de la soupe, le bénéficiaire avait parfois la surprise d'une distribution supplémentaire qui était, on le devine, fort bien accueillie : pommes, — poisson salé, — petit paquet de cacao, — cidre, — bonbons pour les enfants et farine de fèves pour les vieux; parfois plat cuisiné comme : salade de mange-tout ou cassoulet au saucisson. Plusieurs centres purent pendant l'hiver donner un peu de bois aux vieillards. Il fallut les exigences du contingentement et l'augmentation du prix de revient des soupes pour supprimer ces distributions qui mettaient un sourire épanoui aux visages de nos chers bénéficiaires.

Les dons faits à notre région par des départements moins éprouvés par l'intermédiaire du Secours National furent aussi plusieurs fois la raison de ces distributions ou d'une amélioration de la soupe.

Avant de clore ce chapitre, voulez-vous avec moi, ami lecteur, parcourir quelques statistiques? Les chiffres ont bien leur poésie lorsqu'ils représentent tant d'efforts, tant d'amour!...

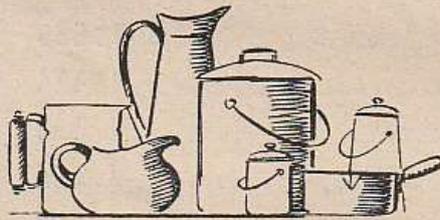
Voici par exemple ce que nous avons servi par jour durant la deuxième semaine d'Octobre 1942 :

Lannoy.....	4.150 rations	
Arcole.....	2.604	»
Hellemmes-Salembier	2.251	»
Esquermes.....	2.105	»
Etudiants	1.821	»
Saint-Sauveur	1.820	»
Faubourg de Roubaix.....	1.818	»
La Treille	1.880	»
Solférino.....	1.617	»
Balzac.....	1.613	»
Lomme.....	1.558	»
Trévisé	1.426	»
Wazemmes	1.293	»
Femy.....	1.264	»
Faubourg d'Arras	1.160	»
Ronchin	1.117	»
Bois-Blancs	1.089	»
Jardins	1.082	»
Mons-en-Barœul	667	»
Long-Pot.....	577	»
Berthelot	576	»
Hellemmes-Hugo	566	»

ce qui donne un total de 33.854 rations. En Mars 1943 le total de la troisième semaine atteint 34.779 rations servies. Notre point culminant avait été atteint en Juillet 1942 avec 38.500 rations. L'été 1944 vit une baisse réelle due à la facilité plus grande de se procurer des légumes, c'est ainsi que la troisième semaine de Juin 1944 totalisait 22.381 rations, baisse sensible ressentie par tous les centres puisque c'est alors Arcole qui tient la tête avec 2.933 rations quotidiennes.

La soupe familiale qui fonctionne depuis le 25 Mai 1941 fêtait le 5 Octobre de la même année son « Million » de soupes distribuées, par une réunion que Son Éminence le Cardinal Liénart voulut bien honorer de sa présence. Aucun de nous, ce jour-là, ne pensait qu'à la fin du premier trimestre 1944 nous aurions totalisé : 26.925.596 rations effectivement servies ! Ce qui fait presque 16 millions de litres de soupe.

QUI D'ONC AVAIT DIT QUE NOUS NE TIENDRIONS PAS ?



DIFFICULTÉS

Rien ne marchait... non, décidément rien n'allait à la soupe ce matin-là! Le gaz avait si peu de pression qu'il avait fallu un temps infini pour mener la soupe à ébullition; puis comme elle était au cresson, on avait eu à la passer toutes sortes de difficultés qui avaient encore fait perdre bien du temps; il faisait fort chaud et de grosses gouttes de sueur perlaient au front des cuisinières et des serveuses qui s'affairaient de leur mieux. Dans la pièce voisine, les bénéficiaires arrivaient... arrivaient toujours, se serrant, s'entassant malgré l'atmosphère étouffante, puis bientôt faisant queue jusque dans la rue. La soupe était une demi-heure en retard, et, bien que ce ne fût de la faute de personne, chacun en ressentait un agacement communicatif.

A sa table la pointeuse a commencé son office; elle a déjà inscrit sur bien des cartes le nombre de rations à servir, mais la foule est si dense dans ce petit local qu'il n'y a plus aucun ordre possible, aussi prend-elle les cartes comme on les lui présente, sans contrôler qui est arrivé le premier.

C'est alors qu'eut lieu l'étincelle sous forme d'une violente colère entre deux bénéficiaires : ils étaient ensemble devant la pointeuse et défendaient avec une ardeur extrême le « droit » qu'avait chacun d'être le premier. Tout prêt à passer aux voies de fait, le plus belliqueux hurlait à l'autre : « J' te casseros' l' pot su' l' tiète! ». Poussés par la cohue, ils étaient alors si près de la pointeuse, penchée pour écrire, qu'elle imagina tout de suite les débris du gros pot de faïence volant en morceaux sur sa propre tête!...

La soupe arrivant à cet instant critique mit fin à ses angoisses, mais la menace ne fut pas inutile et dès le lendemain un brave vieux acceptait de faire la police.



Chacun l'appelait « père Henry » et il devint si connu à la soupe, si obéi surtout, que même les jours de retard il arriva toujours à maintenir un ordre parfait, en assignant à chacun la place exacte à laquelle il avait droit. Pendant deux ans il fut pour sa responsable un aide précieux et régulier, qui assurait chaque matin



ses deux heures de présence au centre avec le même sourire, toujours accueillant et content; parfois il fredonnait une vieille romance ou un opéra à grand orchestre car il avait eu dans son temps une très belle voix. On avait bien dit à la responsable : « c'est un rouge... il n'est pas dans vos idées... même pour un enterrement il ne mettrait pas les pieds à l'église et l'attend au bistrot d'en face... » C'était paraît-il le résultat

d'une vieille querelle de chantre à Curé. Mais qu'importe, si rouge soit-il, on l'aimait bien le père Henry et ce fut une vraie peine lorsqu'un jour d'hiver on ne le vit plus parce qu'il avait été transporté à l'hôpital bien malade d'une crise d'angine de poitrine. Il devait y vivre encore plusieurs mois avec des alternatives de meilleure santé qui lui permirent... figurez-vous... de chanter à l'hôpital la messe de Pâques!

N'est-ce pas une jolie histoire ? et l'heureuse fin d'un jour de « difficultés » ?



Servir la soupe à dix, vingt, trente mille personnes, c'est très bien quand tout va bien ; mais pendant la guerre et avec les déficiences de toutes sortes qui s'en suivent, il y a souvent un petit rouage qui grince ou fait défaut, augmentant de beaucoup le travail ordinaire. C'est à son attitude personnelle devant la difficulté que l'on juge un homme, c'est pourquoi, ami lecteur, je vous demande de regarder la Soupe Familiale en face des difficultés surmontées ; après vous la jugerez plus équitablement.

Si bien comprise que soit notre organisation, je peux dire que presque chacun de ses éléments nous fut à certains jours cause de grandes difficultés. C'est le gaz certainement qui doit avoir la place d'honneur dans ce chapitre : que de misères il a pu nous causer!!! Figurez-vous dans un centre de moyenne importance que 15 ou 18 marmites pleines représentant chacune 110 rations, viennent d'être mises sur les réchauds, les légumes sont épluchés, l'eau exactement jaugée, et tout prévu pour que l'on puisse servir la soupe à 10 h. 1/2. Or ce matin-là il n'y a pas de pression ! et une grosse heure n'a pas suffi à porter tout ce liquide à ébullition ! n'est-ce pas qu'il y a de quoi s'arracher les cheveux ? Lorsqu'il n'y a absolument rien d'autre à faire, la responsable se décide à quelque expédient désespéré... cuire les légumes séparément afin de réduire le nombre des réchauds et d'augmenter un peu la pression, ou bien passer avant cuisson complète, mais comme « une femme avertie en vaut deux » des dispositions nouvelles sont prises pour éviter pareille aventure. Ici, les cuisinières allumeront le gaz à



cinq heures du matin ; là, quelque concierge dévouée le fera dès trois heures ; ainsi la cuisinière en arrivant à sept heures trouvera les légumes presque cuits. Dans tel secteur spécialement mal desservi, c'est à huit heures du soir qu'il faudra mettre l'allumette sous les marmites, pour récolter ensuite d'autres inconvénients venant du trop long séjour des légumes dans l'eau tiède : goût fade — quelquefois sûr. Ce sont des pis aller qui ne pouvant pas durer aboutiront à l'organisation des foyers au charbon. Mais avant de s'y résoudre que de casse-tête nous causèrent ces « caprices » du gaz!...

Les bombardements eux, nous en privaient complètement au moment précis où la soupe était le plus nécessaire, or en 1941 et 1942 il n'était pas encore question de fonctionner au charbon lorsque Fives eut tant à souffrir! Après les bombardements des 5 et 6 Juillet la soupe faite dans d'autres centres fut apportée au Long-Pot par les soins du Secours National et servie même matin et soir aux sinistrés ; après celui de Novembre 1942 quinze jours s'écoulèrent avant que la canalisation du gaz soit réparée, mais comme on voulait « tenir » il fallut chaque jour transporter en baladeuse les légumes épluchés pour les cuire sur la machine à vapeur d'une usine voisine ; c'est vite dit mais ce fut un travail énorme dont évidemment le cher bénéficiaire ne se rendit jamais compte. C'est grâce à toute cette volonté de « tenir » que Fives

ut bombardé neuf fois sans que la soupe subit une interruption d'un seul jour; il fallut qu'au dixième bombardement le local fut gravement sinistré pour qu'elle fut suspendue le temps nécessaire à une nouvelle installation.

Le gaz vient donc en premier lieu parmi les gens grincheux qui nous mirent des bâtons dans les roues. Dès le premier hiver 1941-1942, le froid se mit également contre nous; vous souvenez-vous qu'il gela jusqu'à moins 15 degrés? que de conséquences multiples pour la Soupe!... malgré de gros efforts de protection, le dessus de nos tas de pommes de terre se mit à geler, pour éviter la perte il fallut les employer tout de suite, mais je peux vous dire par expérience que si, à ce stade premier elles ne donnent aucun goût à la soupe, elles sont par contre pour l'éplucheuse un petit supplice, car tenir dans sa main une pomme de terre qui a moins 5 degrés, c'est bien devoir éplucher un glaçon, et je vous laisse à penser ce que cela fait souffrir de l'onglée! surtout qu'à cette époque-là tout l'épluchage se faisait à la main.

Les centres situés dans des hangars eurent l'eau gelée dans les conduites, gros travail supplémentaire que d'aller la chercher plus loin; et vous savez s'il nous en faut des milliers de litres pour laver les légumes, faire la soupe, laver le matériel et le carrelage! on ne s'en rend jamais si bien compte que lorsqu'on en est privé...

La gelée... jusqu'aux compteurs à gaz qu'en certains centres elle empêcha de fonctionner... et comme aux calamités il faut



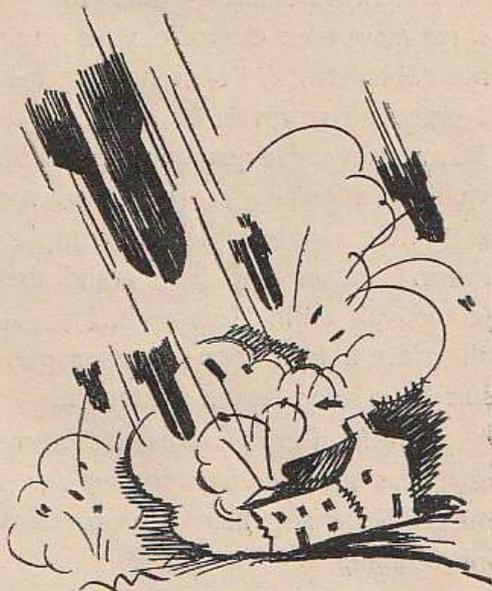
répondre par des remèdes héroïques, citons ici Lannoy à l'ordre du jour pour avoir, durant toutes les nuits de grande gelée, posté près des compteurs un homme qui, de demi-heure en demi-heure, posait dessus des mouillettes brûlantes pour les empêcher de geler.

Tous les échelons de la soupe eurent beaucoup à souffrir de ces grands froids. Je répète qu'il n'y avait à ce moment-là dans nos centres aucun chauffage au charbon; seule la soupe en ébullition chauffait le local, le surchauffait même dans les locaux les plus petits, répandant dans l'atmosphère une vapeur si épaisse qu'il était impossible de reconnaître une figure à quelques mètres. Au fur et à mesure que l'on éteignait les réchauds et qu'avec la distribution diminuait la vapeur chaude, le brouillard de la soupe, refroidi par l'air du dehors à chaque allée et venue, devenait véritablement un bain glacial dont souffraient surtout les travailleuses immobiles à leur banc : éplucheuses et pointeuses. Il m'a toujours semblé qu'une intervention manifeste de la Providence avait été nécessaire pour nous éviter d'attraper des maladies qui paraissaient inévitables après le séjour répété dans ce bain de vapeur déterminant la transpiration pour devenir à la fin de la matinée bain glacé qui parfois vous pénétrait de froid jusqu'à la moëlle des os. A part quelques douleurs rhumatismales, aucun cas de maladie provenant de ce chaud et froid ne nous a été signalé. N'est-ce pas la réponse du Seigneur à qui se mesure courageusement aux difficultés ?

Les bombardements doivent aussi avoir leur place dans cette nomenclature, certes nos centres n'en souffrirent pas tous autant mais ceux qui sont situés dans les quartiers visés savent combien ils compliquèrent leur travail. Ronchin - Lomme - Hellemmes-Hugo - Hellemmes-Salembier - Faubourg d'Arras - Lannoy - Long-Pot - Trévisse et Bois-Blancs eurent des bombes dans leurs environs tout proches; et lorsque c'est pour la seconde, troisième, dixième et douzième fois, cela crée une atmosphère de peur et de nervosité assez pénible : c'est la conversation déprimante de tous ceux qui ayant eu le « choc » du bombardement ont besoin de raconter leur petite histoire, et la pauvre serveuse qui est aussi du quartier et a aussi eu son « choc » est obligée d'entendre vingt, cinquante, cent et deux cents fois les histoires du même genre qu'elle voudrait

tellement oublier pour « tenir » avec sang-froid dans ce secteur dangereux. C'est la panique lorsque les avions tournoient ou qu'on entend la mitraille sur les voies, et lorsqu'on est soi-même tendu par une nuit à la cave, la possession de soi indispensable pour quitter la dernière le centre réputé dangereux d'où s'enfuient affolés bénéficiaires et personnel, est bien difficile à conserver.

Mais, me direz-vous, les responsables sont gens assez aisés pour se payer une maison à la campagne et quitter les quartiers bombardés. Sans doute, mais les



pauvres gens de la soupe, mais tous les ouvriers qui ont leur travail dans le quartier et ne peuvent s'offrir ailleurs des chambres à 30 francs la nuit; ceux-là est-ce bien de les abandonner à leur sort, de ne pas leur donner à l'heure du danger le réconfort d'une présence qu'ils croient protectrice, bien que hélas elle ne puisse éloigner le danger? Je sais que je touche ici à un point délicat et très controversé; je ne blâme personne en faisant ces quelques réflexions, mais je crois que le dévouement des gens réputés « riches » qui ont voulu tenir malgré tout dans leur quartier bombardé, a fait plus pour le dénouement de la question sociale, l'union des classes et la paix intérieure que tous les discours et propagandes qui se feront à ce sujet. Et si le malheur voulait que nous ayons à souffrir de troubles intérieurs, voyez-vous quelle puissance de persuasion aurait celui qui peut dire « j'étais avec vous dans le danger — j'ai risqué ma vie pour ne pas vous abandonner alors que je pouvais m'éloigner d'un danger certain — pourquoi ne plus vivre l'entraide et la compréhension mutuelle comme sous les bombes? »

Celui qui n'a pas connu les bombardements de son quartier, ne peut pas savoir à quel point le malheur commun unit les individus

entr'eux, si on part, on voudrait que ce soit avec tout son quartier... et comme c'est impossible : on reste là.

Une brave vieille me disait un jour « Si on est encore bombardé, si ma maison est détruite, vous direz que je suis là... vous viendrez me déblayer... », j'avais promis, me sentant encore davantage liée à mon pauvre Fives. La nuit du 10 Mai 1944 bombardement de 50 minutes sur le quartier, à peine sortie de ma cave j'allais chez ma vieille, j'appelais, je cherchais, n'osant entrer dans la maison « soufflée » que l'obscurité complète rendait encore plus dangereuse. C'est au fond d'un grand abri public, transie de peur, que je trouvais enfin Madame B... Je l'ai embrassée je l'avoue... et par elle c'est à tout mon quartier que je disais : « Vous voyez, je suis là, je vous l'avais promis ... »

Tous les Responsables des Soupes Familiales situées dans des quartiers sinistrés peuvent en dire autant car tous ont « tenu » malgré le danger. Ils ne sont partis qu'une fois leur propre maison inhabitable.

Lorsque les bombes sont tombées à proximité du centre de distribution, quel travail pour déblayer plâtras et vitres brisées, travail de nuit bien souvent afin d'assurer la distribution du lendemain. Lannoy en sait quelque chose ! ce gros centre dont le responsable d'un admirable dévouement, nous en donna une preuve de plus le soir où, venant de fermer les yeux à l'une de ses filles, et parce qu'un bombardement venait de dévaster le quartier (22 Juin 1944) poussa l'oubli de lui-même jusqu'à quitter la maison où reposait encore la chère petite morte, pour aller constater les dégâts de son centre et répartir un travail de déblaiement qui, effectué durant toute la nuit, permit de servir le lendemain non seulement la soupe, mais des repas complets aux sinistrés. C'est à ces heures de grandes calamités que nos soupes surent fournir un effort vraiment splendide.

Hellemmes-Salembier après Hellemmes-Hugo avait servi la soupe à tous les sinistrés, bénéficiaires ou non ; Faubourg d'Arras, en liaison avec le Secours National, eut plusieurs fois la triste occasion de confectionner le rata des sinistrés ; de même Bois-Blancs et Trévisé. Lomme, si éprouvé à Pâques 1944, fonctionna également

dès le lendemain pour la soupe et les repas aux sinistrés; son responsable bien qu'ayant eu lui-même son habitation très abîmée, eut le courage d'assumer ce gros travail d'organisation avant même de s'occuper de ses ruines personnelles! N'est-ce pas splendidement « SERVIR » et ne trouvez-vous pas, ami lecteur, que nos centres ont toujours été à la hauteur des difficultés ?

Les denrées elles aussi se liguent contre nous à leurs heures! Il y a le cresson qui se met en boule de ficelle et coince le passe-vite; il y a les haricots pris d'humidité, ainsi octroyés par le ravitaillement général; il y a le sel gris qui serait tellement plus facile à traiter s'il était blanc...il y a les pommes de terre qui tout à coup filent en longs germes; et enfin il y a les pois! oh! ces maudits petits pois cassés qui à certains jours ne veulent cuire sous aucun prétexte... tous les moyens sont employés successivement : trempage, bicarbonate, puis au contraire pois secs jetés dans l'eau bouillante et enfin, étrange procédé! mis presque sans eau à l'étouffée. Chacun est sûr de sa recette, vante sa méthode jusqu'au jour où une nouvelle livraison lui donnant d'autres pois, ne vienne dérouter l'expérience acquise. Il y en a qui ont tellement la tête dure de ces misérables petits pois!...

Il y a aussi la période creuse durant laquelle il n'y a guère de légumes, lorsqu'elle vient après les ennuis multiples pour se procurer la carte d'acheteur aux halles, et la crise de transport pour aller du maraîcher au local, elle produit chez plus d'un responsable la tentation de fermer le centre après y avoir affiché « congé annuel pour absence de légumes... réouverture en des jours meilleurs »...



Mais quand même de la Soupe

Mais non! aucun ne cédera, tant qu'il y aura des bénéficiaires pour venir chercher la soupe, il y aura des dévouements pour la donner quelles que soient les difficultés.



Quelques accidents font encore partie de ce chapitre : ici une bénévoles qui tombant sur une marmite se luxe plusieurs côtes, là une chute sur le verglas en allant chercher les légumes cause une blessure qu'il faudra recoudre. Et puis hélas! et c'est plus grave plusieurs doigts coupés dans la machine à éplucher qu'une cuisinière voulut dévisser sans avoir pris la précaution de couper le courant. Gros soucis pour les responsables, je vous assure !

Parlerai-je aussi des petites difficultés venant des caractères ? Madame X... trouve toujours que la louche n'est pas pleine; Madame Y... essaie généralement de passer avant son tour, d'où échange de paroles désagréables ; Madame Z... se plaint quatre jours sur six des haricots ou d'autre chose... Une bénéficiaire nous fit un jour une violente sortie parce que « les carottes de la soupe n'étaient pas épluchées » disait-elle; c'était en été, alors que les carottes encore tendres étaient soigneusement brossées dans l'eau, puis lavées, procédé employé par un grand nombre de ménagères et recommandé par les médecins. Ces petits éclats sont toujours pénibles évidemment.



Du côté des serveuses il y a celle qui est toujours en retard ; celle qui donne une louche et demie malgré la stricte consigne ; celle dont l'autoritarisme est un peu dur à supporter. Mais tout cela est petite chose ! je m'en veux presque de l'avoir signalé... mais non ; car ainsi, ami lecteur, vous comprendrez mieux que c'est dans l'humain que nous travaillons, et que, résolu à idéaliser par la charité notre très humble travail, nous ne sommes pas pour cela délivrés des mesquineries humaines.



ENTR'AIDE

Voici textuellement reproduite (y compris l'orthographe savoureuse...) la lettre reçue par une responsable le 25 Février 1942, elle vous situera tout de suite, ami lecteur, dans l'atmosphère de notre entr'aide :

Mademoiselle,

Veuliez mescuser que je prend l'ardiesse de vous envoyer se mot ses vraiment que j'ai peur pour mes enfants. Je cours tous partout pour avoir un sac de charbon mai voila on ne veut pas servir le tiket N^o 9 et je suis sans feu depuis le matin je nés même pas peut chauffé la soupe pour mon mari vous ne pourriez pas quelque foit si vous l'avé encore me changé le N^o 9 avec le 8 pour que je peut avoir un sac de charbon mai veuliez mescusez bien sur si vous pouvez car il fait bien froid a la maison enfin je vous remercie toujours a l'avance.

Mme B.,
83, rue L.

SERVICE FAMILIAL D'ENTR'AIDE — Tel est le nom de notre œuvre. « Soupe familiale » ne vient qu'en second dans notre entête, cela prouve que la soupe est notre principale activité, mais elle n'est pas la seule et nous allons le voir ensemble.

Le Service Familial d'entr'aide : c'est d'abord un esprit. Creusons les mots : ils répondent adéquatement à un concept de dévouement qui est encore plus beau que toutes ses manifestations extérieures, parce que c'est dans la volonté tendue vers un but très noble, que réside toute la grandeur de l'acte.

SERVICE — Qui donc disait qu'au XX^e siècle on ne voulait plus servir ? et cela parce que servir c'est être en dessous de la personne qu'on sert, c'est accepter d'obéir et de recevoir des ordres, extérieurement c'est aliéner une partie de sa liberté. Alors on a discrédité cette noble chose, et l'observateur superficiel n'a pas tout à fait tort. Mais l'esprit chrétien est à l'opposé de cet égalitarisme destructeur des vraies valeurs, et dans les époques même les plus païennes, il s'est incarné dans des hommes de bien décidés à imiter leur Maître qui fut parmi nous comme « Celui qui sert ». Nous avons la prétention d'être de ceux-là.

Servir les braves gens de notre quartier, tous ceux qui viendront à nous, qu'ils soient dans nos idées ou non, comme le plus souvent ; qu'ils soient agréables ou désagréables ; qu'ils demandent de petits ou de grands services ; qu'ils disent merci ou qu'ils usent de notre temps comme s'il leur était dû : nous sommes à leur disposition, c'est ferme détermination de notre part et cela explique toute notre activité. Le bénéficiaire l'a senti assez vite, c'est pourquoi se voyant compris d'avance, il est si souvent venu à nous avec confiance.

Toutes ces forces disponibles, nous les mettons au service de LA FAMILLE, c'est pourquoi notre service sera familial. Nous aurions très bien pu mettre dans nos locaux tables et bancs permettant aux gens de boire la soupe sur place ; si nous ne l'avons pas voulu, c'est parce que nous savons combien le lien moral de la famille se resserre lorsque parents et enfants se réunissent pour manger la soupe, et combien il est nécessaire que cette halte après le travail soit prise tous ensemble, n'est-ce pas dans beaucoup de foyers la seule

réunion de la journée ? Or pour être forte et heureuse la famille doit être unie. C'est au service de la famille que nous nous mettons résolument et l'aide morale ou matérielle que nous apporterons aura toujours en vue son vrai bien. Dès l'origine de nos soupes, les familles nombreuses furent avantagées dans nos tarifs; cependant ce ne fut jamais au détriment des vieillards qui disent trop souvent aujourd'hui avec amertume : « On fait tout pour les enfants et rien pour nous »; et nous verrons bientôt comment par notre entr'aide nous avons essayé de remplacer auprès d'eux la famille déficiente.

SERVICE FAMILIAL D'ENTR'AIDE — au service de la famille par l'entr'aide. Vous vous demandez, ami lecteur, quelle forme a pris cette entr'aide ? mais toutes les formes qui se présentaient à nous. A force de voir à la soupe pendant des semaines, des mois, des années, les mêmes figures bienveillantes qui discrètement portaient intérêt aux bénéficiaires, ceux-ci peu à peu se sont ouverts, dépassant la phrase banale sur le temps, l'événement du jour ou le dernier « tuyau » de guerre. Ici on parle de santé, là du prisonnier, ailleurs de l'enfant difficile qui va quitter l'école et qu'on ne sait guère orienter ou bien d'une démarche pour laquelle on ne sait pas s'y prendre : feuille pour charbon supplémentaire à un malade qu'on n'a pas la possibilité d'aller porter à la mairie — demande d'allocation de Vieux-travailleur qu'on ne sait où adresser — démarches pour envoyer un enfant chétif en colonie de vacances — pour obtenir des vêtements d'un vestiaire d'entr'aide — lettres à écrire pour tel cas difficile ou simplement brouillon à faire pour aider quelqu'un d'un peu malhabile à s'exprimer et tant et tant de petits services. Parfois ils ne sont presque rien, d'autres fois ils demandent des allées et venues nombreuses et multipliées — c'est là notre forme d'entr'aide.

Nos responsables et nos bénévoles s'y sont toujours pliés dans la mesure du possible, les uns le faisant par eux-mêmes, d'autres établissant au centre de distribution une permanence de quelque personne compétente apte à résoudre les cas difficiles : loyers, allocations et tout ce qui concerne la famille ouvrière et peut l'aider. Dans la mesure du possible également, ces services rendus

à la soupe sont complétés par des visites aux bénéficiaires, non point à tous évidemment ! mais à ceux que quelques mots au cours de la distribution ont permis de discerner comme ayant particulièrement besoin d'un réconfort matériel ou moral.

Un jour par exemple une femme raconte que sa fille de 15 ans est malade, qu'elle n'a aucun appétit « Ah ! si j'avais quelques bonbons à lui donner ! » L'exclamation ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd ; l'après-midi même la bénévole envoyait quelques friandises et le cas était signalé à la responsable. Visite de celle-ci qui fait connaissance avec la jeune poitrinaire qu'elle ne cessera pendant des mois d'aider de son mieux matériellement et moralement et qu'elle eut la consolation de voir mourir bien préparée au grand passage. L'aide morale continuée à la pauvre maman bien longtemps après la mort de sa fille a créé entre elle et la responsable une véritable affection, fleur très douce cueillie au beau jardin des Soupes familiales.

Mais ce n'est qu'un exemple entre cent, simplement pour vous prouver que notre entr'aide n'est pas un vain mot. Tous nos efforts d'ailleurs ne sont pas aussi consolants, et je me souviens de certaines démarches multipliées pour obtenir l'admission d'une vieille aux repas gratuits du dimanche ou des logements introuvables, qui ne furent jamais couronnées de succès.

Comme il y a de tous les genres dans nos bénéficiaires, on y rencontre aussi ce type de femmes réservées qui ne veulent jamais parler devant les autres de ce qu'elles ont sur le cœur ; mais comme tout de même cette dame de la soupe leur inspire confiance, elles chargent un enfant de nous dire : « Maman, elle voudrait bien vous voir ». Ce genre d'invitation qui d'abord m'intriguait, n'a pas tardé à m'émouvoir, car l'expérience m'a appris que c'était souvent pour expliquer une peine trop lourde à porter seule que la pauvre maman épuisée se tournait vers nous : ici misère noire cachée sous une apparence trompeuse, là drame de la maladie ou épreuve poignante venant de l'inconduite. Pour nous manifester une telle confiance n'avais-je pas raison de dire, ami lecteur, que nos bénéficiaires sentent que nous sommes à leur disposition ?

Je me souviens d'une brave femme de près de 70 ans qui,

ayant été complètement sinistrée avait attrapé de cette grande frayeur une sorte d'eczéma lui rendant la figure, le cou et les mains absolument écarlates. Craignant de la peiner je n'osais y faire allusion et ne lui disais guère plus qu'un bonjour aimable, ignorant d'ailleurs complètement sa détresse. Un jour je la vois de loin faire les cent pas de telle sorte qu'évidemment elle m'attendait : c'était pour me faire connaître une détresse qui m'émeut encore, cette pauvre femme avait tout perdu en perdant sa maison, et comme elle était de la catégorie qui d'un côté a sa fierté, et d'un autre est comme paralysée à la pensée de devoir faire une démarche, elle qui avait connu l'aisance en avait été réduite à ramasser dans les décombres un vieux sommier dont les ressorts du milieu étaient tous cassés ou absents, de sorte qu'il y avait un grand trou au milieu, et malade comme elle était, à dormir là-dessus sans même un matelas à près de 70 ans !

Vous vous étonnez sûrement, ami lecteur, qu'avec tant d'assistantes sociales dans notre cité, tant de vestiaires d'entr'aide et de distributions pour les nécessiteux, des pauvres puissent encore être privés du nécessaire. Je vous dirai qu'hélas cela arrive beaucoup plus souvent qu'on ne le croit, parce qu'il y a toute une catégorie de gens qui échappent au réseau de solidarité tendu par la bienfaisance, et que si la famille ouvrière peut être visitée par deux et jusqu'à trois assistantes sociales, la veuve de guerre de 14 qui n'a que sa pension ; l'ancienne institutrice libre qui n'a pas de retraite ou le petit artisan qui a fait de mauvaises affaires, ceux-là mourront sur la paille parce qu'ils sont les vrais pauvres, les pauvres honteux. La soupe nous a permis d'en découvrir plusieurs et peut-être de les empêcher de mourir. S'ils y sont venus, eux qui sont si opposés à la cohue quémandeuse, c'est qu'ils ont compris d'emblée que loin d'être humiliante cette soupe était accueillante et bienfaisante, sous nos gestes ils ont deviné notre cœur et peut-être que leur solitude leur fut ensuite un peu moins cruelle.

« Ouvrir les yeux sur le spectacle de la misère n'est pas si simple : il y faut beaucoup d'amour ! » dit Daniel Rops dans « La misère et nous ». C'est pourquoi l'entr'aide officielle ignorera toujours un grand nombre de misères et des plus poignantes parce

que des plus cachées. Ami lecteur, si te reposant sur les multiples rouages de la solidarité et de la bienfaisance publique tu n'as jamais rencontré la misère, crois-moi : c'est que ton cœur ne connaît pas encore l'amour vrai du prochain, l'amour si clairvoyant de qui sait se donner. Puissent mes quelques pages t'en insinuer au moins le désir. Il y a aussi les sinistrés, les réfugiés, les femmes de prisonnier qui, bien qu'aidés pécuniairement ont tellement besoin d'un réconfort moral ! Nous avons toujours essayé de le leur donner.

Plusieurs responsables voulant assurer la parfaite régularité de cette entr'aide, soit à la soupe, soit à domicile, ont fait appel à des religieuses habituées depuis longtemps à ce bel apostolat. Elles acceptèrent de compléter notre œuvre avec un dévouement pour lequel nous souhaitons qu'elles trouvent ici l'expression renouvelée de notre gratitude.

Si les formes de l'entr'aide varient suivant les centres, il en est une au moins qui est commune à tous : c'est le **port de la soupe à domicile**. Il fut à vrai dire très laborieux à mettre sur pieds d'abord, puis à assurer avec régularité ; mais au début de l'été 1943 il était chose faite dans la plupart de nos centres. Les vieillards ont toujours bénéficié de notre sollicitude, c'est si triste de les voir se traîner péniblement pour venir chercher cette soupe qui, à certaines périodes est, avec le pain, leur seule nourriture. Certes bien des bénéficiaires prennent la soupe pour l'un ou l'autre voisin, mais outre les petites querelles empêchant Madame X... de parler à Madame Y..., nous avons vu assez vite que beaucoup de porteuses se faisaient payer ce petit service ; il nous fallut donc chercher ailleurs la main-d'œuvre qui porterait bénévolement la soupe à nos chers vieillards. Certains centres comme Esquermes, la Treille, Arcole, Étudiants, Wazemmes, St-Sauveur et Mons-en-Barœul purent mettre sur pieds une véritable organisation grâce au dévouement d'une jeune fille ou d'un étudiant en assumant toute la responsabilité. A Esquermes, les enfants des Écoles fournirent toute la main-d'œuvre nécessaire, chaque matin à heure fixe chacun vient chercher la gamelle de son « vieux » et la lui porter ; quelques jeunes filles regardent si à midi toutes les soupes sont bien parties ; elles vont une fois par semaine visiter les vieux afin de s'assurer

que tout va bien. Plusieurs d'entr'elles s'attachèrent vraiment à leurs protégés et prirent pour leur venir en aide des habitudes de dévouement qu'elles n'oublieront plus.

« Jardins » bénéficie pendant l'année scolaire de la main-d'œuvre du Lycée Faidherbe, tandis que la responsable, alertant toutes ses amies et connaissances, l'assure avec régularité pendant les interminables vacances actuelles. « Étudiants » ne manque pas de main-d'œuvre, mais la régularité y est toujours difficile! « Long-Pot » usa un moment d'une équipe d'apprentis qui passaient prendre les gamelles en sortant de l'usine; mais la modification des horaires de travail vint bientôt tout bousculer. Les enfants de l'école libre et une bénévoles d'un dévouement à toute épreuve continuèrent si bien que même lors des grands bombardements qui détruisirent le centre, nos vieux reçurent leur soupe quotidienne, qu'on allait chercher dans un centre voisin. En Mars 1944 douze de nos centres portaient à domicile 328 rations quotidiennes en grande partie à des vieillards et à quelques mamans surchargées.

Presque partout les écoles nous fournirent une aide bien précieuse aux multiples résultats : soulagement des vieux, formation de l'enfant à l'entr'aide désintéressée, car naturellement il était bien recommandé de ne rien leur donner. Cet esprit de charité est rayonnant! Plusieurs enfants parvinrent à y conquérir leur famille, c'est ainsi qu'un écolier malade était remplacé par la maman ou le grand frère; d'autres s'attachèrent tant à leurs vieux qu'ils lui vinrent en aide de leur mieux : nettoyages, courses, petits services. Au Faubourg de Roubaix les petits porteurs se cotisèrent pour acheter des pommes de terre à leur vieux dans la détresse, marché noir! mais combien généreux. Puissent-ils pour toute leur vie garder cette habitude de charité.

Les alertes créaient aux dévouées du port de la soupe à domicile de bien grosses difficultés; arrivant souvent à l'heure de la sortie de l'école, elles obligeaient les enfants à rester à l'abri jusqu'à ce que le signal de fin soit donné; la circulation pendant plusieurs années étant interdite en cas d'alerte, les maîtres n'avaient pas le droit de laisser sortir les élèves. Lorsqu'enfin le signal « danger passé » les libérait, il était parfois midi et demi, une heure, une heure et

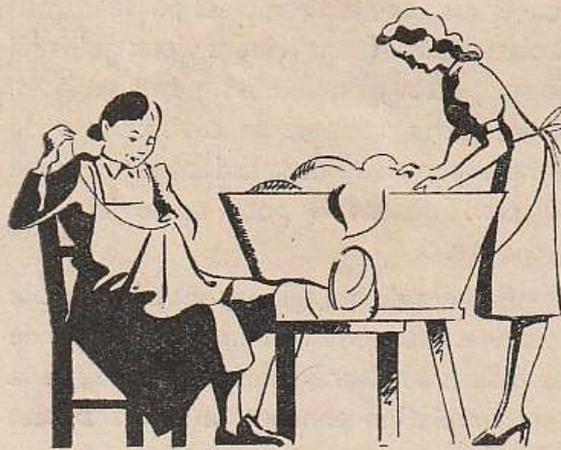
demie, on devine comme le retour à la maison et surtout le déjeuner étaient désirés! c'est alors que les vaillantes se dirigeaient vers la soupe pensant que leur vieillard aussi avait faim. Il leur arrivait de ne rentrer chez elles qu'à deux heures, et parfois pour y être grondées par une maman énervée d'une trop longue attente. C'est pourquoi toutes les enfants du début ne purent y être fidèles mais néanmoins le port à domicile a « tenu » c'est l'essentiel.



La « Chaîne » qui a pour but de répandre cet esprit d'entr'aide vint souvent à notre secours lorsqu'on nous demandait des services dépassant nos possibilités: transport à domicile

du charbon octroyé par le Secours National — Échange d'offres et de demandes d'emploi, etc... services pour lesquels nous n'étions alors qu'intermédiaires. Mais en Janvier 1944 c'est notre Central qui assura la rencontre des offres et demandes en plaçant dans chaque centre un tableau d'affichage qui portait chaque quinzaine à la

connaissance de tous les centres, ce qui avait été demandé ou offert dans l'un d'entr'eux. C'est ainsi que nous pûmes aider plusieurs personnes en obtenant d'autres bénéficiaires l'objet demandé: ici un berceau, là des draps pour un malade, ici une cuisinière à vendre, là



un vieux fauteuil à céder, ici une vieille demandant du tricot ou là une malade réclamant aide pour son raccomodage ou

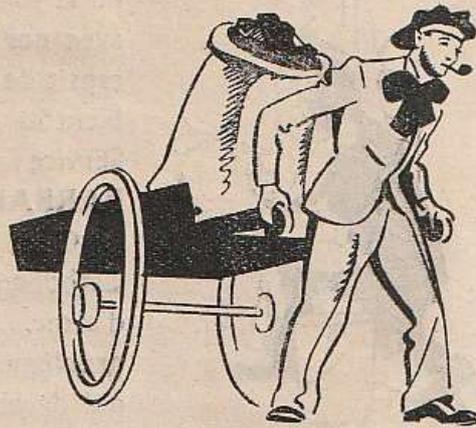
offrant de faire chez elle des heures de repassage, etc... plusieurs places furent aussi procurées : coursier, dactylos, etc... Sur 35 annonces reçues dans nos centres, 25 reçurent satisfaction (statistique d'Août 1944).



Ces panneaux d'affichage rencontraient pourtant un gros inconvénient : nos bénéficiaires ne savent pas ou ne veulent pas ou n'aiment pas lire; ce qui transformait plus d'une fois la pointeuse en gramophone... lisant tout haut un grand nombre de fois le texte des offres et demandes. Si tous les bénéficiaires ne savent pas lire, tous regardent les images...

c'est pourquoi notre grande campagne d'entraide fut précédée par une affiche dont vous reconnaîtrez ici plusieurs dessins et qui sous le titre suggestif de « Aidons-nous! » illustrait de manière très vivante quelques façons d'aider son prochain :

port de la soupe à domicile — représenté par un vieillard recevant la gamelle d'un enfant. Deux femmes dont une est étendue avec la jambe bandée tandis que l'autre dit : « je fais sa lessive pendant qu'elle fait mon raccommodage ». Plus loin une vieille disant à une jeune fille : « votre visite est ma seule consolation » — un homme bêchant le jardin d'une femme de prisonnier — et plusieurs autres idées suggestives :



logis à repeindre, meubles inutilisés à céder aux nécessiteux. Cette affiche fort bien réussie fut placardée dans tous nos centres et dans

plusieurs autres endroits : banques, devantures de magasins, bureaux de postes, etc... peut-être aura-t-elle donné à l'un ou l'autre l'idée féconde du dévouement.

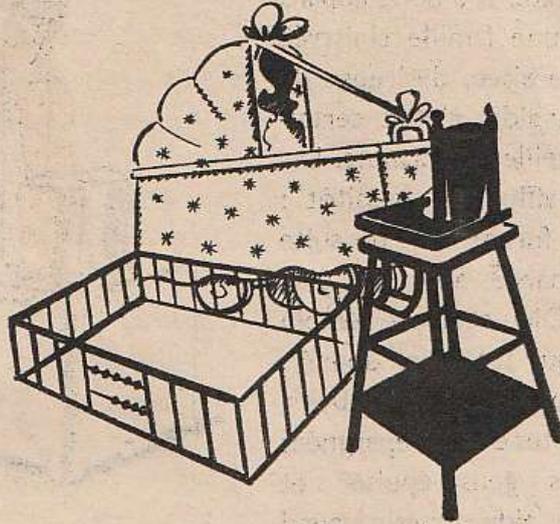
Le Secours National se servit plusieurs fois du Service familial d'Entr'aide pour effectuer certaines distributions ou certaines collectes dans différents quartiers de la ville, que facilitaient nos locaux et nos équipes de bénévoles : pommes de terre aux enfants de prisonniers, quête des tickets de pain dans les centres de distribution de cartes d'alimentations, tickets destinés à la confection de coquilles de Noël pour les enfants des écoles, et qui donnèrent en 1942 le total impressionnant de 1.562 kilos! Soulignons au passage que cette collecte qui dura une semaine était pour nous un gros effort sans rien d'agréable...



Il me reste à parler maintenant d'une dernière forme d'entr'aide qui, si elle n'a pas été conçue directement par notre service Familial, vint dès ses débuts s'établir dans nos locaux de la rue des Bouchers et fonctionner avec nos cadres. Inspirée par le même esprit de charité chrétienne, elle devait bientôt s'intégrer complètement au Service Familial d'Entr'aide : j'ai parlé de **PARRAINAGE DES SINISTRÉS.**

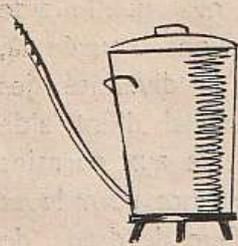
C'est à des mouvements d'Action Catholique que revient l'honneur d'avoir dès Janvier 1943 posé le problème du logement des sinistrés qui devait devenir si grave en 1944. A la fin de la séance récréative donnée pour nos bénévoles en Février 1943 on nous parla de cette forme nouvelle et actuelle de la charité : céder une partie de son

logement pour abriter des sinistrés là où c'est possible. Quelques gestes magnifiques répondirent à cet exposé : ici jeune ménage avec trois enfants installant chez lui une famille sinistrée, là

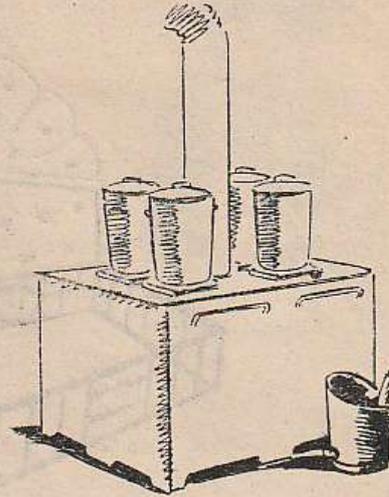


personnes âgées libérant tout leur second étage et l'aménageant de façon pratique (eau-gaz-électricité). Évidemment les réponses furent peu nombreuses, c'est si gros de conséquences de mettre des gens chez soi !

Hélas nos dirigeants voyaient juste lorsqu'ils voulaient pouvoir disposer rapidement d'un grand nombre de logements puisqu'un seul bombardement pouvait comme on l'a vu en 1944, mettre d'un seul coup 400 familles sur le pavé en détruisant leurs maisons. Après l'appel à la générosité, le dépistage méthodique des locaux vides, c'était un gros travail auquel le Service Familial d'Entr'aide appliqua l'un des siens aidé de jeunes gens bénévoles; démarches, visites, recensement, rien ne fut négligé; soit pour loger les sinistrés et sinistrables (ceux qui avaient trop peur dans leurs quartiers menacés) soit pour recenser toutes les possibilités en cas de sinistre.



C'est après le terrible bombardement de Lille-Délivrance, durant la nuit de Pâques 1944, que l'œuvre des logements se complétant devint le « parrainage des sinistrés ». La charité est d'autant plus efficace qu'elle est plus directe. Il a donc apparue que confier une famille sinistrée à une famille aisée, désireuse de lui venir en aide, c'était certainement la meilleure formule. Les réalisations affluèrent aussitôt : 620 familles furent tout de suite prises en charge avec un élan magnifique. Dieu seul est témoin de tout ce qui fut alors donné : vêtements, objets, meubles, démarches faites et ainsi épargnées aux pauvres gens épuisés et bouleversés ; aide morale aussi de sentir une sympathie agissante en ces heures douloureuses ; aide beaucoup plus rapide que celle apportée par les organismes officiels pris d'assaut à ces heures. Le Central était toujours là ; d'abord pour donner aux parrains l'indication d'une famille sinistrée pouvant leur convenir ; indications recueillies avec l'aide du Secours National par une bénévole du parrainage des sinistrés se tenant en permanence dans les quartiers éprouvés. Il était là aussi pour documenter, aider, épauler, signaler les logements possibles, la marche à suivre pour les indemnités, secours d'urgence, etc... et tous diront avec moi quelle aide précieuse, empressée et toujours affable, nous avons trouvée là, malgré la surcharge d'un travail écrasant et la diversité des personnes venues aider. Bientôt le Service Familial d'Entr'aide reçut des dons, put faire des achats et permettre aux parrains d'acheter eux-mêmes ce qui était de première urgence pour leurs protégés, mais introuvable dans le commerce. Que de draps, de couvertures, d'étoffes de lingerie, d'ustensiles de cuisine et tant d'autres choses, purent ainsi très rapidement soulager un peu ceux qui avaient tout perdu.



A chaque bombardement l'activité redoublait rue des Bouchers, beaucoup de parrains reprenaient une famille à chaque sinistre, jamais lassés; n'est-il pas vrai que ce sont « toujours les mêmes qui se font tuer... » Les parrains n'ont pas été aussi nombreux que les sinistrés, c'est vrai; mais tout de même au 1^{er} Juillet 1944 900 familles avaient été parrainées.

Et maintenant dites-moi, ami lecteur, si notre Entr'aide, bien que très modeste et sans fanfare, n'est pas une magnifique réalité ?



RECONNAISSANCE

— Etes-vous au moins récompensés de tout votre effort ? nous demande-t-on souvent — Vos bénéficiaires se rendent-ils compte du travail fourni et de tout le mal que vous vous donnez pour eux ?

Avant de répondre directement à votre question, je vous expliquerai, ami lecteur, dans quelles dispositions personnelles nous avons entrepris la Soupe Familiale ; vous comprendrez alors que notre position vis-à-vis d'une reconnaissance possible, ou absente, n'est pas tout à fait celle que vous supposez.

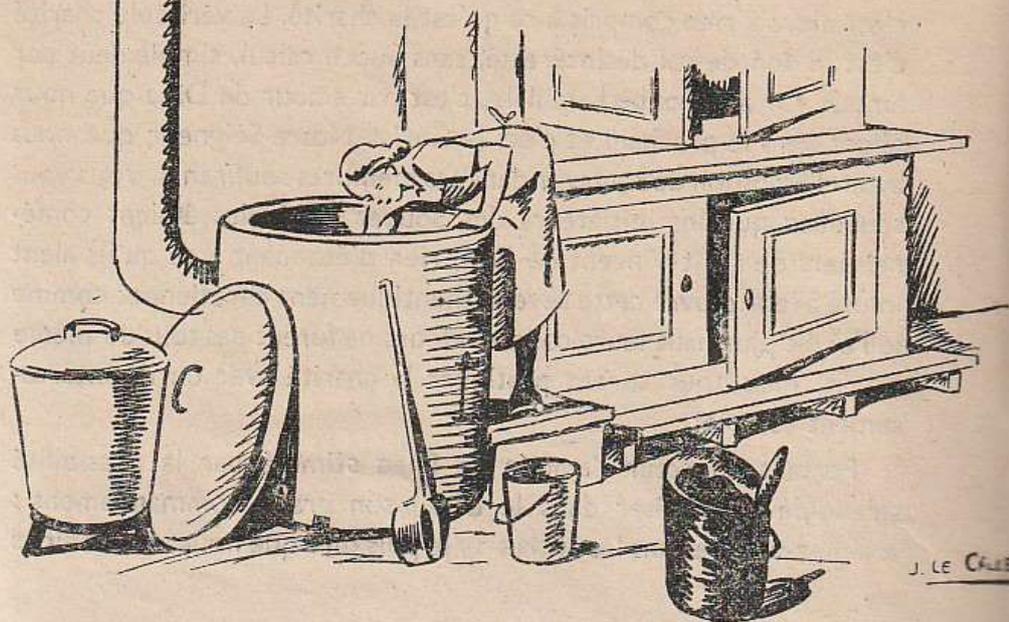
Entreprendre d'aider son prochain et de le soulager afin de recevoir son merci et l'expression renouvelée de sa gratitude, c'est n'avoir rien compris à ce qu'est la charité. La véritable charité c'est le don de soi désintéressé, sans aucun calcul, simplement par amour. Or à la Soupe Familiale, c'est par amour de Dieu que nous allons vers le prochain et c'est le Christ Notre-Seigneur que nous avons l'ambition de soulager dans ses membres souffrants. Vous vous souvenez que les initiateurs des Soupes Familiales étaient confrenciers de saint Vincent de Paul, rien d'étonnant à ce qu'ils aient infusé à leur œuvre cette sève authentiquement chrétienne ; comme je l'ai dit plus haut leurs collaborateurs ne furent pas tous du même esprit, mais tous surent pratiquer la charité avec un désintéressement complet.

Portant au cœur l'amour de Dieu stimulé par la possibilité splendide de réaliser dans le détail son grand commandement : « aimez-vous les uns les autres », je puis dire que nous n'attendons

aucune récompense humaine en entreprenant cette Soupe à laquelle les soucis n'ont point manqué, vous l'avez vu.

Nous avons rencontré sur notre route des passants bien divers : ceux du début qui doutaient de notre persévérance « combien de temps cela durera-t-il ? — Vous savez bien qu'avec des bénévoles vous ne tiendrez pas... ». Ceux qui n'admettaient pas notre désintéressement : « On sait bien que si ils font cela c'est qu'ils y ont intérêt... » (ah ! la dure parole pour ceux qui n'attendent rien d'humain que le poids du fardeau...).

Ceux qui haussaient les épaules parce que l'idéalisme et le don de soi c'est vieillot et démodé : « Au siècle du marché noir... pensez donc s'ils sont arriérés!... » N'ai-je pas entendu moi-même une maman à qui je demandais si l'une de ses filles pourrait nous aider m'expliquer après un « non » catégorique que ses filles n'étaient pas faites pour ce travail-là « car ce



sont des jeunes filles modernes les miennes vous savez... » Beau moderne en vérité qui à peine un an après devait conduire l'une d'elles à la faute la plus avilissante! J'ai souvent pensé que l'exercice de la charité, la préservant de certaines fréquentations, l'aurait sans doute empêchée de tomber si bas; mais la maman n'y avait rien compris...

Je passerai très vite sur ceux qui volontairement nous ont mis des bâtons dans les roues, pour arriver au visage déjà moins rébarbatif des gens qui disent protecteurs : « Laissez-les faire; c'est leur idée! » comme si se dévouer était chose tellement facile qu'on y sente guère plus la lassitude d'un dur labeur que les épines de l'incompréhension.

Mais voici les visages amis, et je voudrais qu'ils trouvent ici l'hommage de notre gratitude car leurs encouragements comme leur aide efficace nous furent bien précieux : depuis ceux qui nous aidèrent pour le choix et l'aménagement des locaux; jusqu'aux prêtres qui, voulant dépouiller notre zèle de la poussière du chemin, vinrent le ranimer à leur flamme apostolique, en passant par les dévoués qui ne refusaient jamais un conseil, une démarche ou un coup de main.

Nous avons souvent senti que l'on comprenait l'esprit dans lequel nous agissions et ce nous fut toujours une grande joie.

Mais jusqu'ici avec vous je n'ai arrêté que des passants; des gens qui voient notre soupe du dehors mais sans en bénéficier, c'est pourquoi il ne pouvait être avec eux question de reconnaissance. Interrogeons maintenant les bénéficiaires. Nous voici donc dans la salle de distribution, si par suite du manque de gaz par exemple la soupe est un peu en retard, on entend beaucoup plus de récriminations que de remerciements les jours où tout va bien; mais n'est-ce pas simplement humain, et ne sommes-nous pas nous-mêmes à nos heures tout pareils à ces pauvres gens énervés par les queues ?

Si comme je l'espère, ami lecteur, vous avez compris que c'est avec une ferme volonté de désintéressement que nous avons entrepris les Soupes Familiales, en ayant conscience de charger un lourd fardeau qui n'aurait aucune récompense humaine; vous comprendrez que lorsque ces fleurs de la délicatesse et de la

reconnaissance nous viennent des humbles que nous aimons tant, nous en ressentons une joie profonde. Il m'est doux de témoigner ici que ce « merci » ne nous a pas manqué et que, différemment exprimé, nous en avons tous récolté les touchantes expressions.



Ici c'est une bonne vieille « assistée » qui complète ses 13 francs quotidiens en confectionnant des pantoufles, et qui un jour ne sachant comment remercier, propose à la responsable du centre de lui en faire une paire « et une belle! et pour rien... ». Pour qui connaît les préoccupations de ces pauvres gens qui n'arrivent pas à nouer les deux bouts, quelle générosité dans ce « pour rien! » Là c'est la lettre discrètement déposée

chez le Responsable pour lui dire combien on est heureux d'avoir la bonne soupe quotidienne.

Il y a les petits bouquets de fleurs qui sortent furtivement d'un sac : le muguet du 1^{er} Mai, quelques roses qui sont plus éloquentes que des longs compliments. Si la responsable est « jeune fille prolongée » la Sainte Catherine ne passe jamais inaperçue : cartes postales, fleurs, même potiche garnie discrètement déposée.

Un jour c'est un paquet qu'une ménagère met devant moi ; elle venait d'être sinistrée pour la seconde fois et naturellement j'avais tâché de l'aider. Étonnement devant ce paquet — explications — « Sur le buffet, vous vous souvenez il y avait six déjeuners, six belles tasses en porcelaine dont on ne se servait jamais; figurez-vous qu'il reste une tasse et une sous-tasse qui ne sont pas brisées... alors on vous les donne! » Oh! la délicatesse des cœurs simples...



Avouerai-je aussi que la reconnaissance

envers les dirigeants de la soupe s'est plus d'une fois traduite par des embrassements aussi touchants... qu'inattendus; les vieillards surtout emploient ce témoignage tout spontané auquel pour rien au monde un cœur bien né ne voudrait se soustraire : il est plus sincère que les plus belles paroles!

« N'est-ce pas, ami lecteur, que tout cela est beau, qu'il faut dire que notre bon peuple de France ne manque pas de cœur et surtout répéter que « l'amour appelle l'amour ! »

Mais nos responsables de centres sont très discrets sur ce chapitre et le plus beau ne sera sans doute jamais écrit. Les quelques traits précédents suffiront à prouver à ceux qui nous demandent si nous sommes récompensés dans notre effort que tous nos bénéficiaires ne sont pas des ingrats, bien loin de là !

Une autre récompense qu'il nous est parfois permis de recueillir, c'est de voir l'esprit de charité qui nous anime gagner du terrain et nos bénéficiaires pratiquer entr'eux l'entr'aide que nous voudrions tant voir se généraliser. A force d'efforts, et notre petit service d'offres et demandes y a sa part, ils sont moins indifférents les uns aux autres et se rendent souvent les petits services qu'avait désappris le farouche individualisme moderne. Il arrive par exemple que des bénéficiaires tombent malades à la soupe : froid ? faim ? c'est la syncope toujours bouleversante dans une foule. Non seulement on trouve toujours du monde pour accompagner chez lui le malade un peu remis, mais les jours suivants on demande affectueusement de ses nouvelles à la responsable; celui qui la veille n'était qu'un anonyme est devenu un peu comme un ami à qui l'on veut du bien.

Ce n'est encore qu'une toute petite trouée dans le bloc de l'égoïsme actuel, mais c'est tout de même quelque chose.

Beaucoup de centres ont voulu remercier chaque année leurs bénévoles par de petites réunions qui donnaient à toutes l'occasion de se voir et de se connaître; les dames ne venant qu'une matinée par semaine n'en ayant guère l'occasion. Ici c'est une petite fête de Sainte Catherine, là un goûter de fin d'année avec échange de souhaits réciproques; ailleurs, on célèbre chaque année l'ouverture du centre au jour anniversaire, par quelque petite saynète et

compliments qui permettent à quelques enfants de dire « merci » à toutes ces dames au nom de tous les bénéficiaires.

Toutes les occasions sont bonnes pour resserrer les liens qui nous unissent, soit entre bénévoles éplucheuses et cuisinières, soit avec les bénéficiaires : A Mons-en-Barœul et au Sud ce sont les Communions qui en sont l'occasion, don d'un petit souvenir ou confection d'un plat qui aidera la famille à fêter ce grand jour. Au Faubourg de Roubaix plusieurs couples de bénéficiaires fêtèrent leurs noces d'or ! belle occasion d'aller leur porter des félicitations accompagnées de quelques douceurs... de la part des Soupes Familiales.

Nous avons répondu à la question de ceux qui cherchent si les hommes nous sont reconnaissants ; d'autres se demandent si le Bon Dieu protège particulièrement ceux qui tâchent d'obéir de leur mieux à sa consigne de charité et s'ils sont au moins épargnés dans les calamités actuelles.

Au risque d'étonner les demi-chrétiens, je rappellerai que l'obéissance du fidèle à la loi de Dieu n'est point un marchandage et que l'homme qui dit à Dieu : « je veux bien faire telle ou telle chose » à la condition qu'il m'arrive ou ne m'arrive pas telle autre chose » celui-là n'a pas compris qu'il n'est qu'un homme et que Dieu est son souverain Maître. Or entre maître créateur tout-puissant, et



créature tirée par Lui du néant, on ne parle pas comme des égaux, il n'y a que l'obéissance filiale, la soumission aimante qui puisse répondre avec justice à la souveraine autorité. Donc faire des bonnes œuvres pour obtenir ceci ou cela en promettant bien de s'en retirer comme un enfant boudeur si l'on n'est pas exaucé à la date prescrite, ce n'est pas digne d'un enfant de Dieu dont le « Père connaît tous les besoins ».

Tel est le principe. Dans la pratique nous voyons maintenant que « Dieu éprouve ceux qu'Il aime ». A ses amis n'est-ce pas on peut tout demander, on sait qu'ils vous recevront toujours bien, on ne se gêne pas avec eux ; dans l'équipe des Soupes Familiales, il nous semble que le Bon Dieu ait beaucoup d'amis, et comme en ces temps calamiteux il faut un renfort de sacrifices rédempteurs, Il est passé en prendre là comme ailleurs.

Plusieurs dames qui servaient la soupe ont été tuées par les bombardements, l'une d'elles même moins d'une heure après l'avoir quittée ; d'autres ont perdu des enfants ou ont eu la douleur de les voir longtemps et gravement malades. Les bombes ravagèrent la demeure de plusieurs d'entr'eux, tandis qu'un grand nombre eurent, comme tant de Français hélas ! à souffrir de cruelles séparations. Et je ne parle que des épreuves visibles. D'autres au contraire furent l'objet de protection manifeste, mais c'est le plus souvent dans l'intimité des foyers et des cœurs que Dieu voulut les récompenser.

J'espère qu'en fermant ce petit livre, ami lecteur, vous ne direz plus que sous l'occupation rien de bien n'a été fait à Lille, mais que vous aurez compris quel a été l'effort des Soupes Familiales et quel esprit de charité et d'union fut à la base de toutes ses réalisations. Puisse cet esprit croître toujours, non seulement dans notre petite patrie lilloise, mais dans la France entière qui, pour redevenir forte et heureuse, a besoin de l'union de tous ses fils.

Un poète clôturera ces pages mieux que moi, je lui laisse la place.

CHARITÉ



O vous qui suspendez votre course en chemin,
Et qu'ici pour l'instant la Charité rassemble,
Soyez deux fois bénis pour avoir tout ensemble
En ouvrant votre cœur, ouvert large la main.

Soyez bénis d'avoir compris qu'il faut qu'on donne
Pour que le nécessaire aille aux déshérités,
Et pour que s'ouvre un jour sur nos iniquités,
Le geste bénissant de la main qui pardonne.

Trop de mauvais prêcheurs vont partout aujourd'hui
Clamant à tous la lutte et la guerre civile
Et prétendent, au nom d'un nouvel évangile,
Que le bien c'est le mal, que le jour c'est la nuit.

Trop d'hommes maintenant, libres de toute crainte,
Sont forts de leur audace et d'un demi-savoir,
Ils savent trop leurs droits, ignorant leur devoir,
Voulant la liberté sans la moindre contrainte.

Aussi faut-il aller chez eux avec bonté,
Ils ont besoin d'amour tout autant que d'aumône :
Le peuple est roi, sans doute, et c'est un roi sans trône
Et dénué de tout, sans orgueil ni fierté.

Grâce à vous, nous irons verser d'une main sûre
Chez les pauvres, qui sont du Christ membres sacrés,
Le baume adoucissant sur leurs cœurs ulcérés,
Comme on verse de l'huile au sein d'une blessure.

Et quand plus tard, un jour, il vous faudra mourir,
(Le temps est court, qui va du lever de l'aurore
Jusqu'aux heures du soir où le couchant se dore
Des ultimes rayons avant de s'assombrir),

Quand vous comparâtes devant le Roi sévère
Qui doit nous juger tous au sortir de la mort,
Rendre à chacun selon le mérite et l'effort,
Il vous dira : Venez, les bénis de mon Père!

J'ai souffert de la faim et vous m'avez nourri,
Vous m'avez éteint, brûlant de soif ardente,
J'étais tremblant et nu, transi dans la tourmente,
Et vous m'avez couvert chaudement à l'abri.

— Et quand cela, Seigneur ? Alors ce mot suprême :
En vérité, en vérité, je vous le dis,
Ce que vous avez fait au moindre des petits,
Vous l'avez par amour accompli pour moi-même.

P.V.



Imprimerie L. Danel



PRIX: 30 FRs